

LE ZIG-ZAG



JOURNAL HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, FANTAISISTE ET HUMORISTIQUE

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

Paraissant tous les Dimanches

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

RÉDACTEUR EN CHEF :

M TOUT LE MONDE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

95, RUE MOLIERE. 95

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes : Un an, 7 fr. ; — 6 mois, 4 fr. ; — Trois mois, 2 fr. 50

Départements : Un an, 8 fr. 50 ; — 6 mois, 5 fr. ; — Trois mois, 3 fr.

Etranger le port en sus. — Envoyer montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste.

Les Annonces se traitent de gré à gré

Pour toutes demandes d'abonnements, renseignements et communications

S'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR : ERUAL

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction.

BOITE : Rue Constantine, 18.

SOMMAIRE

Lettre de Naples, L'Ombre de Liwington. — La Puce, Aymé Delyon. — Bohème, Antoine Brébion. — A un Détracteur, Evariste Carrance. — Pauvre Coquelin! Julie Holtzem. — Le Salon en zig-zag, Eruat. — L'Hiver, Louis Pludol. — Chronique théâtrale, Georges Tymian. — Bibliographie, Lord Nyett. — Jeux d'esprit, Aymé Delyon. — A travers la Fashion, A. H. — Téléphone, Aymé Delyon.



LETTRE DE NAPLES

Mon cher Directeur,

J'arrive à Naples, le golfe dort d'un sournois sommeil ; le temps couvert, brumeux, donne au panorama de la cité et au Vésuve une teinte grise qui sied plus à la ville de Londres qu'à celle de Graziella, des tazzaroni et du macaroni. Naples me semble en deuil ; je vois pourtant le solito va-et-vient des voitures, la solita fourmillerie humaine dans Tolède, la même foule habituelle de curieux à l'aquarium, autant d'Anglais chez les marchands de coraux ; don Guiseppe, la plus haute casquette de Naples, n'a pas déserté la place Médina ; pas plus que la belle bouquetière la brasserie de Strasbourg ; les consommateurs d'huîtres à douze sous font toujours queue à Sainte-Lucie ; et les six aveugles nous râlent avec un entrain pareil le sempiternel air de Santa Lucia ; et les cent mille Napolitains, à la physionomie mobile, gesticulent gaiement, plus que jamais, dans les rues étroites et longues de la ville.

Pourquoi un indéfinissable sentiment de tristesse s'empare-t-il de toute mon ombre ? Vais-je trouver de fâcheuses nouvelles à la poste où je cours ?

A la poste, rien ! Je voudrais attendre et dans une heure je dois être à bord.

A bord du *Mæris*.

J'ai acheté un journal pour avoir au moins par lui des nouvelles de France.

L'habile marchand m'a glissé un *Gil Blas* de date déjà ancienne : 13 février. Fatalité ! Mon triste pressentiment ne me trompait pas ! *Gil Blas* m'apprend la mort du docteur Watrin ; brave docteur, bon, grand cœur, excellent ami !

Je veux, à la mémoire de cet homme généreux, vous raconter ce qu'il fut pour moi !

Je vous dirai cela simplement, comme cela me vient au cœur, avec sa photographie sous les yeux et son adresse à Paris écrite de sa main.

Pendant l'hiver de 1867 j'arrivai à Smyrne, mourant d'anémie et d'une insolation reçue en Égypte ; rongé par la fièvre, je n'avais plus qu'à expirer, lorsqu'un Smyrnotte me présenta à un médecin français : c'était le docteur Watrin, se rendant à Constantinople au retour de l'Arabie-Heureuse ; lui aussi était malade. Vite il me fit installer un lit dans sa chambre d'hôtel, courut chez un pharmacien préparer lui-même lotions, sirops, etc. ; il fit tant et si bien, m'entoura de soins si attentifs que huit jours plus tard nous étions à Pera, hôtel du Luxembourg, dans une chambre à deux lits toujours ; nos deux anémies avaient trouvé à qui parler, bien que mon nouvel ami se fut constamment oublié pour moi.

A ce moment, Son Altesse le prince de Galles, le prince Jérôme Napoléon et d'autres grands personnages se trouvaient à Constantinople ; en leur honneur un grand bal était donné à l'ambassade anglaise. Par les soins de notre ambassadeur, M. de Piegié,

je crois, auquel il était recommandé par M. de Moustier, le docteur reçut une invitation, et éprouva une très grande envie de s'y rendre. Mais il avait perdu, au jour le jour, tous ses effets dans les pays qu'il venait de découvrir au péril de sa vie. Ce fut donc affublé du plus beau paletot de son malade que mon docteur put assister au bal dont il revint enchanté. On le croira aisément de la part d'un homme qui venait de passer de longs mois parmi les sauvages.

Grâce à son dévouement éclairé, peu à peu, l'Ombre prenait un corps ; bientôt elle put, en la compagnie du médecin, visiter toutes les beautés d'Athènes, si bien décrites depuis par Joseph Reynach, et arriver très gaillardement à Marseille.

Là je faillis causer une grande peine à mon ami. Celui-ci avait rapporté de l'Yémen un couple de perdrix grosses comme des petites dindes, sujets très rares et inconnus en Europe. Par une insigne maladresse j'ouvris la porte de leur cage, et les perdrix de prendre leur vol droit au plafond de la chambre, puis de cingler vers la fenêtre grande ouverte. Le docteur pâlit, et prompt comme l'éclair sauta sur la fenêtre qu'il put, bonheur ! fermer assez tôt ! Il était temps ; mais quelle peur ! Ces perdrix étaient destinées au Jardin d'acclimatation.

Bientôt nous nous séparâmes : lui, pour aller à Paris ; moi, à Lyon, où, par suite d'une imprudence, je retombai malade. Il ne cessait pas de s'intéresser à ma santé et voulait venir tout exprès de la capitale me donner ses soins ; mon état devint alors si grave que je ne répondis plus à ses lettres ; et, depuis, je n'eus plus de ses nouvelles.

Le docteur Eugène Watrin était le neveu du grand chirurgien messin Scoutetten, qui fut médecin en chef d'un de nos corps d'armée en Crimée. Le premier fut envoyé en 1865 en Égypte pour y combattre le choléra. A peine rentré en France, il reçut du ministre Duruy une mission scientifique en Arabie ; c'est quand il en revint que je le connus. A peine rentré, il accepta une nouvelle mission sanitaire internationale qui devait aboutir à la création d'un lazaret à l'entrée de la mer Rouge contre les provenances cholériques des Indes et de la Mecque. C'est alors que, guéri, je le cherchai en Orient non-seulement pour le revoir, pour le remercier, mais parce que je désirais (et ai désiré pendant plusieurs années) aller, avec lui, sur la pointe du golfe Persique pour participer, aider à son projet de toutes mes faibles forces.

Je ne le revis plus. Il contracta au champ d'honneur les germes des maladies auxquelles il a succombé à quarante-huit ans.

Son projet est tombé dans l'oubli, délaissé par les gouvernements d'Europe, qui d'abord semblaient vouloir le patronner à frais communs.

L'Illustration a publié la relation du voyage du courageux Watrin, mais combien de Français l'ont-ils lue ? Et pourtant elle était faite pour les intéresser tous ; car elle donnait sur la carte de l'Yémen la situation précise de quarante villages qu'aucun Européen n'avait encore visités, et indiquait, en même temps, la source d'un grand nombre de produits précieux pour notre marché. Qui profitera de ces découvertes ?

Le docteur n'était pas seulement un bienfaiteur de l'humanité, c'était un patriote aussi ardent que peu bruyant. Il me disait :

« On ne s'occupe pas assez de géographie en France, et peu à peu l'étranger finira par nous damer le pion partout. En effet, l'Anglais qui va partout connaît le fort et le faible de chaque peuplade, les ressources de chaque contrée, les climats de tous les pays, de sorte que, à toute proposition de leur gouvernement touchant un pays lointain, non-seulement les députés, mais les trois quarts des électeurs savent d'avance ce qu'il est bon de tenter, d'organiser, d'ajourner ou de repousser. Car tous, dès leur enfance, ont parcouru les contrées... en vues. »

En France, hélas ! aujourd'hui comme jadis, bien peu d'élec-

teurs, bien peu de députés connaissent les régions étrangères. On sait ce qu'il en résulte, la Tunisie, l'Égypte ! n'en sont-elles pas des preuves ?

Que va devenir l'œuvre de M. de Lavignerie en Tunisie ? qu'est devenue l'œuvre de M. Dauphin en Égypte ?

Le colonel Chaillé-Long a parcouru l'Afrique centrale, il y a découvert le lac Long ; les membres de la Société de Géographie exceptés, qui connaît son livre ? Le plus vivant, le plus instructif, le plus attachant des récits cependant !

Le capitaine Turton a fait un voyage au mont Sinaï à travers le désert et l'Arabie ; presque personne n'a connaissance de cette exploration. Eh bien ! il avait emmené un artiste, notre compatriote Lacage, qui a peint à l'aquarelle tous les sites intéressants de leur parcours. Lacage est mort, les précieuses aquarelles, au nombre de quatre-vingt, sont allées à une personne qui veut les vendre ; on me les a confiées, j'ai cherché inutilement un acquéreur. Pourquoi sommes-nous donc si indifférent à l'art vrai ?

Pardon de cette longue digression à laquelle m'a amené le souvenir du cher et vaillant docteur Watrin qui a payé de sa vie le dévouement à la science. Comme il le souhaitait si chaleureusement lui-même, souhaitons que nos chers compatriotes pauvres ou riches (les riches surtout, pour mieux prêcher d'exemple efficace) prennent un faible pour la géographie, l'amour des langues étrangères, la passion des voyages utiles. En attendant, un bon point à notre gouvernement pour avoir donné suite à la proposition de M. de Brzza, quelque en puisse être, par la suite, le résultat.

Le sifflet du bateau me rappelle, je cours jeter ce brouillon à la boîte, sans le relire ; la station n'a pas duré deux heures.

L'OMBRE DE LIWINGTON.

LA PUCE

On nous trouvera sans doute bien audacieux, après toutes les observations que nous avons adressées aux poètes, d'oser poétiser nous-mêmes.

L'excuse est là : le morceau suivant n'a pour objet aucune des merveilles de la nature exigeant une correction presque parfaite, un langage élevé. C'est une fantaisie badine : on a voulu trouver huit rimes irréprochables à puce et les faire succéder dans des couplets sensés le plus possible.

Nous donnons, sans prétention, cette véritable acrobatie d'esprit pour ce qu'elle vaut.

Champagne, ô vin maudit ! meure ton souvenir !

J'avais un long poème, écrit à voir rougir

L'imprimeur feu Manuce.

Grâce à toi, plus un vers ne vient à mon cerveau.

Je ne saurais trouver ni sonnet ni rondeau

Valant même une puce.

Et pourtant ! j'achevais un travail d'érudition.

Seul le litre pompeux en révélait l'esprit :

« Ode au grand Robert Bruce ! »

Hélas ! qu'en ai-je fait ? Je l'ai pris, c'est certain,

Pour brûler un cigare... Heu ! qui perce ma main ?

Horreur ! c'est une puce !

Tiens ! tu me vengeras de ce coup malheureux !

Animal ! Serais-tu bien plus aventureux

Que le hardi Vespuce ?

Je saurai t'attraper !... Elle a déjà sauté,

Je la vois, je la tiens... non... non... elle a filé !...

Abominable puce !

Mesurez donc ces sauts : trente fois sa hauteur !
Elle irait d'un seul coup, du pied de Monseigneur,
Dormir sous son aumuce.
Chut... chut, discrètement, dans mon volume vert,
L'insecte s'introduit. Mais ce livre est couvert,
Comment avoir ma puce ?

Enlevons le papier... Du moins je suis soigneux ;
Mes livres sont sauvés des accidents fâcheux ;
Je leur mets un capuce.

Zest!... elle disparaît dedans l'autre moitié,
Bon! voilà qu'un papier couvre encor le côté
Où se blottit la puce !

Patastras!... c'est ta fin ! Jette un dernier soupir!...
Que vois-je ? Juste ciel ! Je te ferais périr!...

Cher don (I) de sainte Luce !
Ta course m'a sauvé : de par l'Al fumeux,
Fort ému, je mis là mon poème fameux.
Il t'attirait, ma puce !

Va, reprends ton essor, je te vote un cordon,
Une prime, la croix, la décoration,
Pour ton astuce,

Puisqu'en te poursuivant j'ai trouvé mes écrits
Dans le livre couvert. Je reprends mes esprits
Par toi, ma puce.

Saute, insecte ! Bravo ! ton procès est gagné.
Je sais, on me dira : Votre doux protégé
Féroce nous suce.

C'est vrai. Mais que d'amis féroces tous les jours
Me sucent beaucoup plus, sans me payer leurs tours
Aussi bien que ma puce !

AYMÉ DELYON.



BOHÈME

Il n'était pas dans tout le quartier Latin, de la Seine au Luxembourg, de l'Odéon à *Pygme*, meilleur camarade, garçon plus obligeant que l'ami Brévinot.

Un logeur cupide flanquait-il à la porte un locataire lui devant plusieurs mois, l'expulsé pour peu qu'il se soit vu deux fois avec cet excellent copain, pouvait s'installer chez lui.

Brévinot occupait deux petites pièces au troisième étage de l'hôtel Boileau.

Ce logement appartenait à quinze, chacun y agissait en maître, disposant en toute liberté du linge et des vêtements. Objets rares, doués d'une profonde et touchante affection pour le clou philanthrope de la rue de Condé.

Chez Brévinot, l'impersonnalité de la propriété s'étalait avec désinvolture. Le singulier très respectueux cédait le pas au pluriel. Tout objet était commun, sauf la coiffure. Sur ce chapitre-là, Brévinot était intraitable. Ses plus intimes eux-mêmes ne purent jamais lui emprunter son béret catalan de velours noir, le seul qui, crânement incliné, osa affronter le grand jour du boul'Michel, ni son chapeau de soie, vénérable accordéon plissé, cassé, chauve par place qu'il prenait une fois tous les mois pour se rendre de l'autre côté de l'eau, rue Vivienne, chez un beau-frère qui lui comptait ses 400 francs de pension, lesquels lui faisaient juste une semaine, non parce que trop bon, Brévinot se laissa sucer par des parasites, dont sa bande particulière, composée d'une huitaine, chacun, assez régulièrement, recevait largement de quoi vivre, mais parce que Brévinot, caractère insouciant et bohème, aimait la dèche, ses ennuis et ses joies.

L'argent réuni en commun, on ne payait guère que l'hôtel Boileau, le grand refuge, encore n'était-ce que tous les trimes-tres; les autres dettes, on les laissait vieillir. Brévinot prétendait que les solder avant qu'elles soient majeures était un *crédicide*. Donc la *galette* se transformait en bock et en alcool, le jour dans les brasseries et en semi-champagne le soir dans le quartier des halles.

Les dépenses des huit jours de casse-cou étaient réglées par un programme établi à l'avance, et que l'on observait de point en point : c'était le même pour chaque mois.

Le soir du versement, après la fermeture de la dernière guinguette, on se rendait chez Baratte, on y laissait vingt louis à six heures du matin.

A deux heures de relevée, les yeux bouffis, on se réunissait pour célébrer *La Fraternité*. On descendait le Boul'Mich', la rue des Ecoles, s'arrêtant dans tous les cafés-comptoirs ou brasseries, entraînant avec soi, dans ces établissements, les cochers stationnant et les cantonniers de service. Chacun ne prenait

(1) D'après la légende, sainte Luce se trouvant trop heureuse, demanda à Dieu quelque peine corporelle; Dieu lui envoya les puces, qui nous sont restées.

qu'une consommation, un *calvados* sur le zinc, un bock partout ailleurs. De la rue des Ecoles, sans entraves, on remontait au Panthéon par la rue Monge et la rue Mouffar, observant toujours les mêmes formalités. La tournée ne prenait fin qu'à la nuit close; doucement ému et le cœur en joie, protégé du hasard ou aidé d'un passant officieux, on gagnait son hôtel et, tant bien qu'il mal, étendu sur son lit, on ne demandait plus qu'à faire le tour du caïran.

Les jours suivants, on ne quittait pas le quartier : on y roulait de brasserie en brasserie.

C'est lorsque les fonds frisaient la baisse qu'on partait à Robinson en sapins; on y dinait coûteusement, après une course dans le bois sur des chevaux ennemis du grand trot; on riait, on chantait, on faisait mille folies à table, y buvant force rasades, puis on rentrait à la tombée de nuit, et le lendemain s'ouvraient les trois semaines de dèche nourries de fromage, de chipollatta et de quelques tartines de nettes.

Aller au restaurant, chez le friteur ou au modeste prix-fixe, sans argent, il n'y fallait point compter, l'œil était mort; presque de partout des notes, démesurément longues, se dressaient menaçantes, attestant leur croissance prolongée et leur nombreux mois de vieillesse.

On se levait tard pour tromper l'estomac qui chantait d'une façon lamentable et l'on se rendait chez Brévinot, tous ensemble; on y mangeait pour quelques sous et on buvait de l'eau; souvent l'après-midi se passait à se serrer stoïquement le ventre pour se faire illusion et stimuler la gaieté, le grand remède des peines voulues.

Ce temps de pénitence n'était pas sans attrait; réunis dans la plus grande des deux pièces, les uns assis, les autres étendus, fumant de longues ou courtes pipes, l'on prenait aux cheveux d'interminables discussions politiques ou littéraires. Grimbaud excellait dans l'argutie de la chicane sociale; il troublait, ses adversaires par ses vives réparties; il les embrouillait les égarant dans le filet serré de sa controverse habile et de ses antithèses hardies.

D'autrefois Chambec, le violoncelliste de talent, ex-soliste de l'Opéra-Comique qui pour mieux nocer avait abandonné théâtre et leçons, jouait des airs macabres ou des morceaux de maîtres allemands.

Brévinot chamaillait sur la littérature et l'art quand Saudet, d'un ton tragique, récitait de ses vers.

Bien rarement on causait médecine et sciences; pourtant, le cénacle de l'hôtel Boileau comptait quatre praticiens n'attendant que leur cinquième et leur thèse pour se parer officiellement du titre de docteur.

Pourquoi me direz-vous, eux, et leurs amis avaient-ils arrêté leurs études et pourquoi singeaient-ils les bohèmes dévoyés ?

Pour tous, les motifs étaient à peu près les mêmes. Ayant jusqu'au dernier examen travaillé régulièrement, potassant, ferme, sans trop s'amuser; la folie de jeunesse ne s'était point évadée d'eux.

Ils adoraient le quartier latin, leur pays depuis sept ans, et ils voyaient arriver le moment où il leur faudrait s'en exiler pour revêtir en province la relingote d'hommes graves.

Comment retarder ce départ et faire provision de joyeux souvenirs ? Ils ne le pouvaient qu'en sacrifiant un an ou deux à la vie de bohème.

Cette existence commença en mars 79, un samedi soir au retour de la foire aux pains d'épice.

(A suivre).

Ant. BRÉBION.

A UN DÉTRACTEUR

RONDEAU

*Je ne connais pas votre triste muse
Qui doit se vautrer dans les carrefours;
Elle sent le vin, elle sent la ruse,
Elle a les odeurs des sales amours,
Et n'a même pas l'esprit pour excuse !*

*Sans trêve et sans foi, jalouse, elle accuse;
Elle a les instincts des sombres vautours;
A suivre son vol mon cœur se refuse
Je ne connais pas !*

*Et de mon dédain pourtant elle abuse
En me prodiguant ses pâles discours;
Croirait-elle pas, au moins, qu'elle amuse,
Avec des vers plats qui rampent toujours ?
Elle peut baver..... ce n'est qu'une buse,
Je ne connais pas !*

EVARISTE CARRANCE.



PAUVRE COQUELIN!...

« Vous publiez des vers ? ne manquez pas d'écrire
« A Coquelin cadet, me conseille un malin ».
Je tressaille. « Allons donc ! qui ? moi ? Voulez-vous rire ?
« C'est le moyen, le seul de faire son chemin.
« Essayez-en, morbleu ! S'il consentait à dire
« Une pièce, un fragment, chacun voudrait vous lire.
« Tous ont passé par là » Tous ? grand Dieu ! je soupire :
O pauvre Coquelin !

Loin de m'apitoyer sur le sort du poète,
Incompris, dédaigné, cherchant son interprète;
Je vois... ou je crois voir ces enrégés rimeurs,
Poursuivant Coquelin de leurs douces clameurs.
L'un tient son manuscrit, l'autre brandit son livre;
Tel l'assiege le soir, celui-ci, le matin ;
Tel l'attend dans la rue et s'obstine à le suivre ;
Tel s'attache à ses pas, un volume à la main.
De tous ces importuns, que le ciel te délivre,
O pauvre Coquelin !

De l'artiste, plaignons le tourment, le martyre :
C'est la conclusion que, du conseil, je tire.
Comment se fait-il donc que je vienne aujourd'hui
Me joindre à cette meute acharnée après lui,
Et par mes petits vers, accroître son ennui ?
Oui, pourquoi cette audace et cette fantaisie ?
Ah ! c'est qu'on n'entend pas cet enchanteur en vain.
Etiez-vous au concert ? c'était charmant, divin !
J'applaudissais avec délire, frénésie,
Ce talent inouï, si délicat, si fin.
Or, d'admiration, pour lui, toute saisie,
Que puis-je lui donner sinon... ma poésie ?
O pauvre Coquelin !

JULIE HOLTZEM.



LE SALON EN ZIG-ZAG

Nous sommes tout-à-fait de l'avis de notre collègue du Brioison : Le Salon, cette année, est excellent, puisque sur nos trois premiers tableaux, nous avons à en louer deux.

Laissons les énormes toiles, à une époque autre que celle des dix ou quinze Kracs, grâce aux dix ou quinze banques écloses, on ne sut jamais où, sinon de l'enfer, qui ruina Lyon et consorts. Laissons, dis-je, les scènes magistrales, fabuleuses à un équilibre financier, autrement établi que dans cette époque de bascule à casse-cou : et comme tout doit être à l'économie, contentons-nous de ces scènes intimes, si finement rendues et à qui mieux mieux, il nous le semble en général. Aussi, allons, en zig-zag, au 453 du livret, où un titre assez banal nous fait tout de même chercher le tableau d'une fille de ferme.

« Bogré, si all' z'étions totet quemminssin ? » — Oui : n'est-ce pas, nos pays les Bugistes : si elles étaient toutes comme celles-ci ? pour la santé ? Je ne dis pas ! Mais le reste, quel air intelligent et crâne ? Un loustic, tout à côté de nous ricane : Elle fait de la margarine ! Pouah ! non, Monsieur ! le vieil Erüal s'y connaît ! la Forésienne bat, dans une vraie « beurrière » qui doit renfermer du vrai beurre. Du reste le résidu infect est au troisième dessous à Lyon, et M. Pierre Sallé a trop mis d'esprit dans sa plantureuse campagnarde, pour laisser simplement songer à votre sottie margarine.

454. — Le Tonnelier... Bien rendu et digne du premier tableau.

16. — Voici notre sympathique Appian et une vraie mer dans son golfe des Sablettes; un vrai pêcheur, traverse une vraie planche. Tout ceci ensolleillé ! Seulement, une observation, nous trouvons la toile un peu grande vis-à-vis le restreint du sujet. C'est égal, saluons un maître.

267 — Vue du Chatillonnet, près Belley (Ain).

M. Guy, par ce temps de brio, voici une œuvre « au chic. » L'unité n'y est peut-être pas en première ligne, l'opposition s'y dessine quelque peu virulente, mais, nous le répétons, c'est « au chic » et, pour la majorité, c'est d'un effet bœuf, et par là même, suffisant au-delà !

54. — Récolte de pommes de terre. Beauverie Charles. Bien « du faire » dans cette scène agricole que l'artiste a dû peindre

de visu certainement ; il en a saisi la nature. Hommage au pin-
ceau observateur.

10. — Effet de lune à Wasem, près Chartres. Ambroise
(Jules-Francis-Achille), un Parisien pur sang, élève de Lehmann

Un sujet assez difficile à traiter, et bien réussi quand même que
cette radiation à rendre au net. Mille compliments ; vous avez de
l'étoffe, jeune homme, vous irez loin.

Vos teintes ne sont ni blafardes, ni trop claires, échec sérieux
à redouter, dont votre habileté a su se garer. Un des bons ta-
bleaux de 1883.

Finissons par des fleurs du n° 513. Violet (Auguste), élève de
M. Reigner. La netteté, la délicatesse du maître nous donnant
aujourd'hui, la Belle Cordière, se retrouvent dans l'élève. M. Vio-
let, que vos fleurs sont donc jolies ! qu'elles tombent bien, quel
coloris, c'est à donner envie de vous les soustraire, votre gerbe
multicolore parfaitement harmonisée dans sa gamme de tons
vous promet l'avenir, et à nous, des œuvres charmantes. Donc,
M. Violet, à l'année prochaine, où nous comptons vous admirer
à nouveau. Lyon est décidément une bonne école.

(A suivre).

ERUAL.

L'HIVER

Enfants ! voyez ces gros flocons de neige,
Ces ormeaux frissonnants,
Ce froid cortège
De givre, d'aigüons, sur les monts culminants,
Amis ! l'hiver est saison douloureuse.
Ne le savez-vous pas ?
Lyre amoureuse ;
Oui, n'ose résonner à l'heure des frimas.
Tels qu'un oiseau sous l'aile maternelle,
A l'instant cachez-vous ;
Chaque tonnelle
Aujourd'hui sans verdure a perdu ses bijoux,
Ses papillons, ses tiges éclatantes
Aux rayons du soleil...
Sources courantes
N'ont plus comme autrefois leur éclat sans pareil.

En chantonnant, tendez à votre père
Un visage matin,
Si l'être espère,
Il voit avec ivresse arriver le matin,
L'aube du jour ou la jeune hirondelle
Sous les toits du clocher,
Revient fidèle,
Présage du printemps, et sourire et nicher...

Mais, voyez-vous ? la terre est toute blanche,
Le bocage attristé
D'une pervenche.
Non ! ne nous montre plus l'asile respecté !
Tout est mourant dans la sombre prairie
Où le ruisseau plaintif
Roule flétri
Dans son onde furtive, un rameau convulsif.

Enfants ! rentrez : la neige tombe encore,
Voici l'obscurité,
La lune dore
Pâle flambeau d'argent ! la noire immensité...
Du mois de mai, les guirlandes pâlisent,
Les derniers papillons
Déjà périment
Dans les veines glacées des rustiques sillons.

Chère brebis, d'une herbe fraîche et tendre,
Réclament le retour,
Courez entendre
Leurs bélements craintifs à la chute du jour.
Petits blondins ! quittez cette colline
Où rien ne vous sourit,
Mère caline
Vous appelle, inquiète, et loin de vous frémit.

De la montagne une avalanche tombe,
Pour le simple chalet
C'est une tombe,
Une gaze impalpable, un frileux mantelet.
Dans le ravin, son aveugle colère
Ose tout engloûtir ;
L'humble fougère
Sous ce voile éclatant se laisse anéantir...

Dans quelques jours, Prognée la messagère,
D'un rivage lointain,
Viendra légère
S'étourdir, ici près, aux rayons du matin,
Dès que naîtra la printanière aurore
Dans les bois odorants
Oui, ma mandore
A l'instant vous dira : sortez, jeunes enfants.

Louis PRUDOAL.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Théâtre des Celestins. — La Grande Duchesse.

En retirant des vieux cartons, où elle sommeillait depuis long-
temps, la partition de la *Grande Duchesse*, la Direction pensait-elle
trouver là un pendant aux succès de la *Mascotte* et des *Mousque-
taires au Convent* ?... Nous n'osons le croire.

Nous comprenons aisément le succès qu'à obtenu jadis Offen-
bach dans ce genre créé par lui-même ; mais depuis nous avons
eu bien mieux, et les nombreux imitateurs du maître en essayant
dans l'opérette une tentative d'opéra comique, ont aidé beau-
coup à la déconsidération qui a accueillie la *Grande Duchesse* aux
Celestins. Il n'y a plus dans l'opérette actuelle de ces refrains
échevelés qui, devenant populaires, garantissent le succès ; de
nos jours elle se traite avec plus de soins, car on est devenu plus
exigeant, partant on a fait mieux.

Les sujets sont d'ordinaire lestes dans l'opérette, mais la
Grande Duchesse est d'un décolleté parfois très vulgaire. On est
heureusement revenu de ces grosses farces, qui faisaient fureur
sous l'Empire, nos artistes eux-mêmes ne sont pas à leur aise au
milieu de ces situations décousues et fausses, c'est peut-être
pourquoi ils chargent épouvantablement. Il nous semble pourtant
que cela étant assez leste, il est inutile de souligner trop for-
tement des passages d'un goût déjà plus que douteux.

Pas trop de reproches pourtant ; l'ensemble est bien con-
venable.

Le rôle de la Duchesse est noté beaucoup trop haut pour
Mme Paola Marié, aussi elle est obligée parfois de crier, c'est
le mot, et malgré tout son talent, n'a pu faire une bonne compo-
sition d'un rôle non écrit pour elle.

MM. Reine, Tauffenberger et Mercier, ayant fait au mieux,
ont formé un ensemble sinon excellent du moins suffisant.

Nous avons réservé pour la fin Mlle Wandaelen, car nous
devons lui adresser des compliments sincères ; elle a très-bien
composé le rôle assez difficile de Vanda ; nous sommes donc
heureux de constater de réels progrès chez cette gracieuse
artiste.

On doit répéter en ce moment, aux Celestins, une nouvelle
comédie de M. Ernest de Sey, qui porte ce titre provisoire :
La Pente fatale.

Nous souhaitons vivement, à l'ex-chroniqueur théâtral de la
Vie Lyonnaise, le succès qu'à obtenu : *Trop de fleurs*.

Georges TYMIAN.

Bibliographie

En ouvrant le *Voyage du docteur Van-der-Bader* ne croyez point
vous transporter au pôle nord ou dans l'Afrique centrale ; c'est un
cœur humain que vous explorerez. Un cœur naïf de savant dont la vie
s'est à moitié écoulee déjà dans l'austérité d'une science ardue, la
chimie.

L'amour de Michelet tombe sous la main du profond analyste, qui,
étonné, enthousiasmé d'une étude inconnue pour lui à entreprendre,
part à la recherche du grand auteur afin de le questionner sur la vé-
racité des opinions émises dans son livre.

Il part en même temps à la recherche de l'amour, puisque c'est
par lui qu'il étudiera la femme.

N'allez pas vous épouvanter d'un sujet dont l'exposé est fait mala-
droitement ici. L'œuvre est éminemment honnête, morale, et pas du
tout naturaliste ; le récit animé, touchant, rapide, les aventures
bizarres sans trivialité ; notons son quasi-enlèvement à la gare, enlè-
vement du docteur presque opéré par une jeune fille ; les remarques
psychologiques pleines de *vrai* frappant vous enlacent ; avide, avide
vous tournez les pages.

D'étapes en étapes Van-der-Bader manque Michelet, ne trouve pas
l'amour, jusqu'au jour où il revient chez lui découragé ; il revient, et
trouve dans sa maison l'amour. Mais il y a là un mystère délicat,
charmant, une adorable figure de femme.... Il faut lire cela dans le
style d'Evariste Carrance, non point dans le mien, pour le savourer.
Chez M. Dupré, 12, rue Roussanes, Agen. 3 fr.

Les Rimes joyeuses, par Edward Saussot. 1 fr. Chez l'auteur, à
Aignan (Gers).

On achèterait cette ravissante plaquette rien que pour le papier de
Hollande, la tournure élégante, artistique, l'impression parfaite.

Dans cette belle enveloppe il y a quelque chose de très gai et de
fort bien fait. Mais on n'en peut parler qu'entre nous, vieux bons-
hommes à cheveux blancs, ou devant ces diables de carabins que rien
ne fait broncher.

Les Rimes joyeuses, trop bien tournées pour leur sujet schoking,
pleines de chien, d'imprévu bouffon, sont la perfection d'un genre
que les lectrices du *Zig-Zag* ne doivent même pas soupçonner.

Mais vous, bibliophiles et papas qui devez lire les folies sans incon-
venient, achetez *les Rimes joyeuses*.

Poésies, par Clovis Mignot, 50 cent. Nantes, 8, rue Sauterail.
J'ouvre : la *Fleur du Souvenir*, très bon sonnet comme facture, fin,
délicat, doucement philosophique.

A *Toi*, autre genre, coquet, pimpant, très enlevé jusqu'au bout.

Le *Bonheur*, excellent sonnet parlant d'amour encore, mais sous

un jour plus langoureux, sujet traité de cette voix profonde, émue,
qui sent et fait partager ses sensations.

Mais, je le vois, j'irai jusqu'au bout, alternant les titres et répétant
les mêmes phrases.

Les deux pièces de la fin, surtout, contiennent des strophes remar-
quables.

Petit ouvrage très honnête, senti, vraiment poétique et fort bien
fait.

Les Eaux des Cévennes à Lyon ou Retour aux idées romaines,
par M. Marius Moyret, ingénieur. 50 cent., chez tous les libraires de
Lyon.

Nous tombons au sérieux, le bon sérieux qui repose des balivernes.
Cette étude profonde, bien traitée, est faite pour intéresser tous les
gens qui ont l'amour de la France, et surtout qui comprennent la haute
influence d'une amélioration physique d'un pays sur le commerce et
toutes les branches de l'industrie.

LORD NYETT.

JEUX D'ESPRIT

Charade.

Mon premier est petit, oh ! bien petite somme !
Mon second est noté comme démonstratif ;
En changeant l'orthographe il devient mot, que l'homme
L'homme entêté répond contre un mot négatif
Mon tout est une fleur de couleur éclatante
Ou bien il signifie une peine assommante.

Mot carré.

— Homme en toi je suis tout, tu ne m'as jamais vue
L'autre tu l'as bravée et certes point vaincue
Enfin tous vous vivez en mon troisième mot
Exprimant chaque temps : ou païen ou dévot

Aymé DELYON.

Solutions du numéro 11.

CHARADE : potage. — ENIGME : parasol.

Ont deviné : Muche, Jehan, un Bohème parisien, Lord Nyett, un Book,
Néron, Pantin, E. Blouï, Favard, Lidol.

A TRAVERS LA FASHION

GRAND RESTAURANT DES QUENELLES

15, rue Jean-de-Tournes, 15

La Maison **HABSIGER** doit sa grande renommée à sa fabrication
de quenelles.

La clientèle de choix que cette spécialité lui a acquise, trouvera, en
outre, pendant le carême : Vol-au-Vent, Quenelles à la crème, etc., etc.

Plats détachés, Dîners à domicile, Pâtés de saumon.

Préparation du Turbot, sauce Nantua.

Cuire un Turbot dans l'eau salée, avec un peu de lait et citron, pendant
une heure et surtout sans ébullition pour qu'il ne se brise point. Jeter les
écrevisses à l'eau bouillante durant 3 minutes. Egoutter les arraches, les
queues, prendre les coquilles que l'on pile jusqu'à l'état de bouillie dans
un mortier, en y ajoutant un morceau de beurre, très frais. Cuire ensuite,
dans une casserole, avec 1/2 litre d'eau pendant 40 minutes. Le passer sur
de l'eau froide et laisser refroidir. Sauter, après, les queues d'écrevisses
dans une casserole avec du beurre frais, ajouter un peu de farine. Mouiller
avec de la crème. Assaisonner et ajouter le beurre d'écrevisses dans la
sauce. Ajouter quelques truffes coupées en petits filets.

Cette sauce se sert avec la truite-loup-saumon.

A. H.

*Aux magasins A LA RENOMMÉE, 44, Place de la Répu-
blique*, l'on est assuré de trouver les chaussures de fine élégance
qui sont le complément de toutes les belles toilettes de soirées.

Solidité. Élegance. Bon marché.

TÉLÉPHONE

Vicomte Henri du Mesnil. — Reçu votre toute aimable lettre ; attendons
les volumes annoncés. Mars au prochain numéro.

Polède. — L'épreuve de votre très spirituelle et originale *Boutade* n'a
pu nous être soumise à temps. Nous déplorons qu'une ligne ait échappé.
Ces désagréments, malgré les meilleures précautions, arrivent dans tous
les journaux. Le salon d'Erual n'a pas été épargné ; le sens même est par-
fois détruit. Envoyez-nous bientôt quelque chose.

Bridoisson. — Le retard éprouvé par vos abonnés est bien compensé par
la jolie surprise que vous leur faites. Mille compliments. Nous vous
eussions demandé l'échange, si votre politesse ne nous eût prévenus.

Pludval. — Vous êtes bien aimable, envoyez quand vous voudrez.

Hamel-Mzir. — Pourquoi si paresseux ?

G. Vallée, à Genève. — Êtes-vous mort ?

Valentine D. — Reçu pièce, paraîtra bientôt. Pas tout de suite, parce
qu'un peu longue. Vous nous étonnez ; nos plus dévots abonnés n'ont mis
là aucune malice. Nos opinions sont assez connues pour que les quiproquos
de ce genre ne soient pas à craindre.

Prochain numéro : *Trop d'à-propos*, de Madame Holtzem.

Sous presse : *La Marieuse*, aventures héroï-comiques de dame
Jordannet, par Erual. Se trouvera dans les kiosques.

Nous donnerons prochainement une traduction littérale d'une nouvelle
japonaise offrant le plus vif attrait, sous le rapport d'abord du récit, puis
des mœurs et des usages d'un pays inconnu et intéressant.

Aymé DELYON.

Le Gérant, P.-M. PERRELLON.

Lyon. — Imprimerie PERRELLON, grande rue de la Guillotière, 28.

AVIS AUX DAMES



PAQUES se trouvant cette saison un mois plus tôt que les années précédentes

LES GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

A LA VILLE DE LYON

Ont l'honneur de prévenir leur clientèle que les assortiments de toutes les Nouveautés de Printemps sont déjà au grand complet à **tous leurs Comptoirs** et qu'ils organisent leur

EXPOSITION GÉNÉRALE ET PUBLIQUE

Pour *Dimanche prochain 11 Mars*

AVIS SÉRIEUX

Aux personnes qui désireraient connaître la peinture sur porcelaine

Depuis quelque temps cet art tend de plus en plus à se généraliser, et dans beaucoup de familles, il n'est pas rare de voir les Dames et Demoiselles cultiver avec succès ce passe-temps agréable et facile à exécuter. Car prenant une quinzaine de leçons, avec intervalles, de deux ou trois jours, on peut, presque, se dispenser des avis du professeur. Le cours comprendra deux leçons par jour, données en commun.

M. Buisson ayant un autre atelier fort considérable, et un four de cuisson à Lons-le-Saunier, pourrait prendre des arrangements avec Bourg en-Bresse; moyennant trois leçons d'assurées, M. Buisson s'arrêterait en son parcours. Avis aux familles. Le bureau du Zig-Zag est tout à la disposition des personnes qui voudraient se renseigner par correspondances et autrement.

L'atelier de Lyon se trouve, 7, rue des Marronniers. Toutes les fournitures possibles de peinture, pinceaux, couleurs, et bien entendu, les porcelaines, les faïences, aux formes les plus artistiques à décorer sont au choix. À Lyon, rue St-Joseph, 3, près Bellecour, on s'y charge également de toute cuisson de peintures en barbotines, et diverses, à Lyon.

Comme également on y traite à forfait pour le prix des leçons. M. Buisson, cherchera toujours à favoriser les familles. En son absence, s'adresser à Mlle Morier, rue St-Joseph, 3, Lyon.

Dépôt de porte-plats à roulettes brevetés, de C. Buisson.

LE BRIDOISON

Journal hebdomadaire, artistique et littéraire

32, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon

Y lire le grand roman à sensation: le *Cavalier Noir*, de Pierre Virès.

LE DAUPHINÉ

Revue littéraire et artistique

Courrier des eaux thermales de la région, journal d'annonces hebdomadaire et bi-hebdomadaire. 12 fr. Rue Lafayette, 14, Grenoble

LA FINANCE POUR RIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Paraissant le Dimanche

MONDAIN, THÉÂTRAL, POLITIQUE

14, Rue de l'Echiquier, 14, Paris

LA REVUE CRITIQUE

27, Rue Monge, Paris

Journal hebdomadaire. Théâtre, littérature, beaux-arts, droit, sciences et finances.

A FRANÇOIS COPPÉE

Poème par Antony JOURNOUX

PRIX . 60 CENTIMES

En vente aux bureaux du ROSSIGNOL AIGNAN (Gers)

LYON-REVUE

Illustrations dans le texte par E. Froment

Directeur: Félix DESVERNAY

Sommaire du 26^e numéro (février 1883):

- I. Poésie: *Le premier amandier* (inédit), par Jean Tisseur.
- II. Une célébrité lyonnaise, par Luvaco.
- III. Josephin Soulayr: *Etude*, par Albert Bataille.
- IV. Epigraphie lyonnaise: *Le Guerrier*, par V. de Valous.
- V. Pierre tombale de François Guerrier: eau-forte, par Joanny Séon (Planche de *Lyon-Revue*).
- VI. Beaux-Arts: *Notice sur l'église de Nantua*, par Honoré Ravinet.
- VII. Planche de *Lyon-Revue*: *Vue de la place de Nantua et de l'église*, dessin inédit, par Faure.
- IX. Le théâtre à Lyon, avant Molière: *Le théâtre lyonnais*. — Les comédiens italiens, par Emmanuel Vingtrinier.
- X. Le Salon lyonnais de 1883, par Daniel Chazera.
- XI. Un maître veloutier à Lyon au XVIII^e siècle, par Félix Desvernay.
- XII. Sociétés savantes.
- XIII. Chronique: *Bulletin bibliographique, artistique, historique et archéologique*.
- XIV. — *Théâtre et Concerts*.
- XV. Lettres ornées dans le texte, par H. Leymarie.

Lyon-Revue offre comme prime à ses abonnés: Rimes ironiques, poésies, par Josephin Soulayr, enrichies de dessins par Froment. — 4 fr. au lieu de 7 fr. — Aux nouveaux abonnés, deux eaux-fortes, une vue de Marey-le-Loup, par J. Séon, le portrait de Berlioz, par Dubouchet, ainsi qu'un dessin: *Vue des Etroits*, par Riethofer.

Abonnement: 20 fr. par an; la livraison: 2 francs.

Rédaction et administration, 22, rue Palais-Grillet, Lyon.

Vente en gros, chez Metton, 35, rue de la République, et chez tous les libraires.

SOUSCRIPTION POPULAIRE

Pour la construction et l'expérience définitives DE L'APPAREIL ET DU

Ballon dirigeable Pompéien

EXPÉRIMENTÉS

Devant la Presse lyonnaise le 14 octobre 1882

La souscription est divisée en trois classes. Première classe: 20 fr., donnant droit: 1° A une carte permanente, **place réservée**, à toutes les expériences et fêtes du Dirigeable; 2° Une grande et belle Photographie de l'Appareil et du Ballon dirigeable; 3° Inscription sur le Livre d'Or.

Deuxième classe: 5 fr., donnant droit: 1° A une carte de **Première** pour une expérience et fête à l'occasion du départ du Ballon dirigeable; 2° Photographie carte-album de l'Appareil et du Ballon dirigeable; 3° Inscription sur le Livre d'Or.

Troisième classe: 2 fr., donnant droit: 1° A une Carte d'entrée pour la grande fête à l'occasion du départ du Dirigeable; 2° Photographie de l'Appareil et du Ballon; 3° Inscription sur le Livre d'Or.

ON SOUSCRIT:

Dans les Caisses de la Société lyonnaise du Crédit au travail, 18, quai de Retz;

Au bureau de l'Indicateur Henri, rue de l'Hôtel-de-Ville;

Pompéien, cours de la Liberté, 107;

Cogordant, chemisier, cours de Broasses, 1

COMITÉ DES CONCOURS POÉTIQUES

DU MIDI DE LA FRANCE

Anciens concours poétiques de Bordeaux

APPEL AUX POÈTES

Le trentième Concours poétique

Ouvert en France le 15 février 1883, sera clos le 1^{er} juin 1883. Vingt Médailles, or, argent, bronze, seront décernées.

Demandez le programme, qui est envoyé franco, à M. EVARISTE CARRANCE, Président du Comité, 12, rue Roussanes, Agen (Lot-et-Garonne) — Affranchir. — Le programme se trouve aussi aux bureaux du Zig-Zag.

LES

FLÈCHES D'ARGENT

Poésies nouvelles

Par EVARISTE CARRANCE

PRIX: 5 FRANCS

Chez M. DUPRÉ, 12, rue Roussanes (Agen)

LINGERIE

TROUSSEAUX ET LAVETTES

pécialité de Costumes d'Enfants

M^{ME} SIMON RAJAT

Rue de la République, 49, à l'entresol

Prévient sa nombreuse clientèle que la nouvelle installation de ses magasins lui permet d'offrir les mêmes articles que par le passé à des prix sensiblement inférieurs.

Choix considérable de lingerie, nouveautés et costumes d'enfants.

RÉPÉTITIONS

DE

LATIN ET DE CALCUL

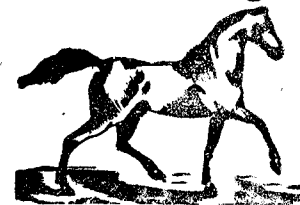
POUR COMMENÇANTS

S'adresser au bureau du journal.

GRAND

Manège Lyonnais

ÉCOLE
D'ÉQUITATION



ÉCOLE
DE DRESSAGE

Rue Duguesclin, 19 et 27, rue Montbernard, 37, en face du pont Saint-Clair

Direction **MARTINI** et **GRANGENEUVE**

Cet Etablissement de création récente, le plus vaste de la ville, est à proximité du parc et des principales lignes de tramways.

COURS DE VOLONTARIAT

LEÇONS PARTICULIÈRES et REPRISES tous les soirs, de 8 à 9 heures.

PENSION

ÉCOLE D'ÉQUITATION

DUBESSY ET C^{IE}

Pension, Location de chevaux, Selles et Attelages

RUE DUNOIR, 56, PRÈS DE L'AVENUE DE SAXE
LYON